

part, les richesses poétiques de l'hébreu, et, d'autre part, les richesses philosophiques du grec (1). »

Ce que la Vulgate fit pour le latin, elle l'a fait aussi pour nos langues modernes.

* 145. — Influence de la Vulgate sur la formation de nos langues modernes.

La Vulgate a exercé une grande influence sur toutes les langues de l'Europe chrétienne. C'est à elle qu'ont été empruntés la plupart des termes théologiques. Les mots de *prédestination*, *justification*, *sanctification*, *médiateur*, *régénération*, *révélation*, *propitiation*, apparaissent, pour la première fois, dans les anciennes traductions latines de la Bible, et c'est là que nous les avons pris. C'est aussi là que nos langues ont puisé, dans leur sens nouveau, les termes de *grâce*, *rédemption*, *élu*, *réconciliation*, *satisfaction*, *inspiration*, etc. Le mot, si fréquent en latin, de *verbum*, a disparu, au contraire, de toutes les langues néo-latines. par respect pour Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il désigne dans la traduction latine de l'Évangile de S. Jean; il n'a été conservé que comme nom propre de la seconde personne de la Sainte Trinité, le Verbe. Un certain nombre d'expressions métaphoriques tirent leur origine de la Bible, par exemple, les entrailles, considérées comme le siège de la pitié et de l'affection (2). Notre mot *talent* nous vient des talents de la parabole évangélique.

(1) Fr. Ozanam, *La Civilisation chrétienne au v^e siècle*, leçon xv^e, *Comment la langue latine devint chrétienne*, Œuvres, 2^e éd., 1862, t. II, p. 125-135. Cf. J.-A. Mœhler, *La Patrologie*, traduction J. Cohen, 1843, t. I, Introduction, § III, *Rapport de la langue et de la littérature grecques et romaines à l'Église chrétienne*, p. 38-49.

(2) « Les entrailles ont changé plusieurs fois leur rôle métaphorique; elles sont devenues le siège de la pitié et de l'affection : « Cet homme n'a pas d'entrailles; ses entrailles de père se sont émues. » Ce changement vient de la littérature biblique. Tandis que, chez les Hébreux, le nez est le siège de la colère, les entrailles recèlent les sentiments tendres. Notre langue, qui a pris ses images moitié dans la littérature classique, moitié dans la Bible, a admis les entrailles avec ce dernier caractère. » Michel Bréal, *Journal officiel*, 15 février 1876, p. 1232.

« Toutes les langues modernes, dit Ozanam, devaient, l'une après l'autre, naître de l'influence et de la fécondité de l'ancien latin; non seulement celles qu'on appelle néo-latines, l'italien, le provençal, l'espagnol, devaient trouver leur origine dans la langue des Romains; mais même les langues germaniques ne s'étaient pas affranchies de cette espèce de tutelle que le latin avait exercée sur elles. Longtemps elles en ont ressenti l'heureuse influence, et la langue anglaise, par exemple, où cette influence s'est mieux conservée que dans les autres langues du Nord, est aussi celle qui a acquis le plus de clarté, de force et de popularité.

» Le latin qui a ainsi façonné les langues modernes n'est pas le latin de Cicéron, ni même le latin de Virgile, si étudié qu'il ait été au moyen âge; c'est le latin de l'Église et de la Bible, le latin religieux et populaire dont je vous ai fait l'histoire. C'est la Bible, ce premier livre que les langues naissantes s'efforcent de traduire, le premier dont nous avons des essais de traduction dans la langue française du xii^e siècle, dans la langue teutonique des viii^e et ix^e siècles, c'est la Bible qui, avec ses admirables récits, avec cette simplicité de la Genèse, avec ses peintures de l'enfance du genre humain, s'est trouvée parler le langage qu'il fallait à ces peuples, enfants aussi, qui arrivaient pour faire leur avènement à la civilisation et à la vie de l'esprit. Nos pères avaient coutume de couvrir d'or et de pierres précieuses le volume des Écritures Saintes. Ils faisaient plus... Si les pompes religieuses s'écoulaient au dehors, Alcuin nous apprend que dans les rangs de la procession, on portait en triomphe la Bible dans une châsse d'or. Nos ancêtres avaient raison de porter la Bible en triomphe et de la couvrir d'or; ce premier des livres anciens est aussi le premier des livres modernes; il est pour ainsi dire l'auteur de ces livres mêmes, car de ses pages devaient sortir toutes les langues, toute l'éloquence, toute la poésie et toute la civilisation des temps nouveaux (1). »

(1) Ozanam, *La civilisation chrétienne au v^e siècle*, leçon xv^e, Œuvres, t. II, p. 146-147. — Voir aussi A. Brachet, *Grammaire historique de la langue française*, 12^e éd., p. 19-39; *Dictionnaire étymologique de la*

V. Principaux manuscrits et principales éditions de la Vulgate.

* 146. — Principaux manuscrits de la Vulgate.

Les principaux manuscrits de la Vulgate sont : 1° Le *Codex Amiatinus*, A, à Florence, du milieu du VI^e siècle ; il contient toute la Bible latine, Baruch excepté. 2° Le *Codex Toletanus*, B, à Tolède, écrit en lettres gothiques vers le VIII^e siècle. Il a été collationné par Palomares et cette collation a été imprimée dans les *Vindiciæ* de Bianchini et dans l'édition de S. Jérôme de l'abbé Migne, t. X, col. 875 sq. 3° Le *Codex Paullinus* ou *Carolinus*, C, à Saint-Paul hors les murs, à Rome, du IX^e siècle. Il reproduit la recension d'Alcuin et contient toute la Bible, à l'exception de Baruch. 4° Le *Codex Vallicellianus*, D, à Rome, autre copie de la recension d'Alcuin. 5° Le *Codex Ottobonianus*, olim *Corvinianus*, E, du VIII^e siècle, antérieur à la recension d'Alcuin, très incomplet.

147. — Principales éditions de la Vulgate.

Le texte de la Vulgate latine fut définitivement fixé, à la suite du concile de Trente, par le pape Sixte V et le pape Clément VIII (1). L'édition approuvée par ce dernier pontife, qui est devenue l'édition *ne varietur*, a paru en 1592. Le

langue française, 1871, Introd., l. II, p. XXXI-LIII; Diez, *Grammatik der romanischen Sprachen*, cf. n° 159, note; 3^e édit., 1870, t. I, p. 3-56; traduction française, 1874, t. I, p. 50.

(1) Sur l'histoire du texte de la Vulgate latine, voir les *Prolegomena* du P. Ungarelli dans les *Variæ lectiones Vulgatæ latinæ Bibliorum*, par le P. Vercellone. — La révision de la Vulgate, par les théologiens romains, a été quelquefois l'objet des attaques des critiques protestants, mais les plus compétents parmi eux lui rendent aujourd'hui justice. » *Eorum opinionem*, dit E. Ranke, qui celeberrimum illud Ecclesiæ romanæ cimelium citra artis criticæ leges redactum esse suspicantur, erroneum esse absque ulla dubitatione assero. In universum satis bonum esse textum neque absimilem a fontibus authenticis. » *Codex Fuldensis*, Marbourg, 1868, p. 569. Il remarque avec raison que les légères additions ou transpositions qu'on a relevées, comme *est* ou *sunt*, *enim* ou *autem*, ont pour but de rendre le sens plus clair, et qu'elles sont justifiées par la fin que se proposaient les éditeurs : ils étaient chargés de préparer une édition pour l'usage de l'Église, non pour les savants.

texte, revu et corrigé avec soin, par de savants théologiens, sur les manuscrits anciens et à l'aide du texte hébreu et du texte grec (1), fut établi par des *Indices correctorii* joints à la troisième édition clémentine de la Vulgate, en 1598. Il est défendu, par les lois ecclésiastiques, de rien changer au texte ainsi fixé : il est même interdit d'indiquer en marge du texte les leçons variantes (2).

Les meilleures éditions anciennes de la Vulgate sont celles de Plantin, Anvers, 1599, et d'Ambroise Vitré, Paris, 1662. La réimpression la plus exacte du texte officiel a été faite à Rome, en 1861, par le P. Vercellone (3). L'édition publiée à Turin, en 1851, par M. Marietti, qui en a fait depuis de nouveaux tirages, est très correcte, de même que celle de Loch, Ratisbonne, 1849, 1863, et de la Société de S. Jean l'Évangéliste, à Tournai, 1881. Les plus récentes éditions françaises sont celles de Plon, in-42, 1851, de Garnier, in-8°, 1868, 1878, de Roger et Chernoviz, in-8°, 1878.

§ V. — AUTRES VERSIONS ANCIENNES DE LA BIBLE.

148. — Principales versions anciennes de la Bible.

Les traductions anciennes de la Bible les plus importantes

(1) « *Quamvis in hac Bibliorum recognitione in codicibus manuscriptorum, Hebræis Græcisque fontibus et ipsis veterum Patrum commentariis conferendis non mediocre studium adhibitum fuerit....* » *Præf. Vulg.* Les principaux manuscrits employés par les éditeurs furent les quatre premiers énumérés n° 146.

(2) Il est défendu d'insérer quoi que ce soit dans le texte, en caractères semblables à ceux du texte, pour éviter toute confusion entre la parole humaine et la parole de Dieu ; mais les annotations sont expressément autorisées, ainsi que les sommaires, les références et les variantes, dans les conditions suivantes : « *Sicut Apostolica Sedes industriam eorum non damnat qui concordantias locorum, varias lectiones, præfationes sancti Hieronymi et alia id genus in aliis editionibus inseruerunt, ita quoque non prohibet, quin alio genere characteris in hac ipsa Vaticana editione ejusmodi adjumenta pro studiosorum commoditate atque utilitate in posterum adjiciantur, ita tamen ut lectiones variæ ad marginem ipsius textus minime annotentur.* » *Præf. Vulg.*, in fine.

(3) *Biblia sacra Vulgatæ editionis Sixti V et Clementis VIII P. P. M. jussu recognita atque edita*, in-4°, Romæ, 1861. Typis S. Congregationis de Propaganda fide (Paris, Roger et Chernoviz).

en dehors de celles dont nous venons de parler, sont : 1° les traductions coptes ; 2° la traduction éthiopienne ; 3° la traduction gothique ; 4° la traduction arménienne ; 5° les traductions arabes ; 6° la traduction slave ; 7° la traduction persane ; 8° nous dirons enfin quelques mots des polyglottes.

149. — 1° Traductions coptes.

Lorsque l'Égypte se fut convertie au Christianisme, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, on traduisit la Bible dans les différents dialectes qui se parlaient en Égypte. Il nous reste une traduction en bas-égyptien ou dialecte memphitique, qui est la version appelée simplement la version copte ; en haut-égyptien ou dialecte sahidique ou thébain et en hasmurique : on ignore où se parlait ce dernier dialecte. Toutes ces versions sont faites, pour l'Ancien Testament, sur les Septante, à part le livre de Daniel qui est traduit d'après Théodotion, n° 114. On ignore quel est leur âge respectif.

150. — 2° Traduction éthiopienne.

L'Église monophysite d'Abyssinie possède une traduction de la Bible connue sous le nom d'éthiopienne. Le Christianisme fut prêché dans ce pays vers 320 par S. Frumence et Ædesius ; malheureusement l'hérésie monophysite s'y implanta au VI^e siècle.

La langue usitée dans cette contrée jusqu'au commencement du XIV^e siècle fut un dialecte arabe appelé par les habitants le ghez, mais désigné ordinairement parmi nous sous le nom d'éthiopien. La traduction éthiopienne de la Bible est actuellement remplie de fautes ; on peut constater cependant qu'elle a été faite primitivement avec soin et exactitude, sur le texte grec de l'Ancien et du Nouveau Testament, par divers traducteurs, à partir du IV^e siècle, lors de la propagation du Christianisme en Abyssinie. Les Abyssins disent qu'elle a pour auteur, tantôt Abou Salama, c'est-à-dire S. Frumence, tantôt les « neuf Saints. » S. Frumence paraît avoir travaillé à la traduction du Nouveau Testament, parce qu'elle contient

certaines particularités et des fautes qui s'expliquent très bien par l'origine phénicienne de ce missionnaire.

Le texte qui a servi de base à la version éthiopienne est dogmatiquement identique avec le texte grec ordinaire ; cette version nous fournit ainsi une nouvelle preuve de l'intégrité de nos Livres Saints. M. Dillmann en a publié une partie considérable d'après les manuscrits.

* 151. — 3° Traduction gothique.

« Gothi, qui et Getæ, dit Walafrid Strabon (1), eo tempore quo ad fidem Christi, licet non recto itinere, perducti sunt, in Græcorum provinciis commorantes, nostrum, id est theodiscum sermonem habuerunt. Et ut historiae testantur, postmodum studiosi illius gentis divinos libros in suæ locutionis proprietatem transtulerunt, quorum adhuc monumenta apud nonnullos habentur. » Cette traduction, dont parle Walafrid Strabon, avait été faite, au IV^e siècle, par l'évêque arien Ulfilas ou Vulfilas (311-381), pour les Visigoths, à qui il donna une écriture particulière qu'il forma de l'Écriture runique en la combinant avec l'alphabet grec. Sa version comprend le texte complet des Écritures, à part les livres des Rois qu'il omit, de peur d'exciter encore plus, par le récit des guerres des Hébreux, l'ardeur belliqueuse des Goths. Elle rend le grec avec beaucoup d'habileté, de fidélité et de clarté. Un seul endroit est mal traduit, c'est Phil., II, 6 : « Qui cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem (ἴσζ) Deo. » Ulfilas met *galeiko*, comme s'il y avait ἴσμοιος, *semblable*, au lieu de mettre *ibna*, *égal*, L'arianisme du traducteur se manifeste dans cette inexactitude (2).

* 152. — 4° Version arménienne.

La version arménienne a pour auteur l'inventeur de l'al-

(1) W. Strabo, *De rebus ecclesiasticis*, 7, t. CXIX, col. 927.

(2) Sur les manuscrits et les éditions de la traduction d'Ulfilas, on peut voir Heinrich, *Histoire de la littérature allemande*, 1870, t. I, p. 20-21. Cf. Migne, *Patr. lat.*, t. XVIII ; Max Müller, *Leçons sur la science du langage*, leçon VI, p. 189 sq.

phabet de cette langue, Mesrob, mort le 19 février 441. L'Ancien Testament est traduit, mot pour mot, des Septante, d'après une recension assez peu correcte; Daniel est traduit de Théodotion. La version du Nouveau Testament est faite avec fidélité, mais non d'une manière servile. Elle est, pour le fond et pour la substance, non seulement au point de vue dogmatique, mais aussi au point de vue critique, conforme au texte grec ordinaire. Les méchitaristes en ont publié des éditions imprimées. La première a paru in-folio, en 1733, lorsque Méchitar, le fondateur de l'ordre bénédictino-arménien, vivait encore.

153. — 5^e Versions arabes.

Il existe plusieurs versions arabes de la Bible. Elles se partagent en deux classes : celles qui ont été faites directement sur le texte original et celles qui ont été faites sur des versions.

1^{re} Classe : 1^o La plus célèbre est de Rabbi Saadia ha-Gaon, originaire du Fayoum en Égypte, mort en 942, célèbre comme grammairien. Il ne traduit pas littéralement, mais paraphrase assez souvent le texte sacré. C'est sa version du Pentateuque qui a été insérée dans les Polyglottes de Paris et de Londres.

2^o La traduction arabe de Josué et de III Reg., XII, à IV Reg., XII, 16, qui se trouve dans les Polyglottes, est d'un Juif qui vivait au x^e ou au xi^e siècle.

3^o Erpenius a publié, d'après un manuscrit écrit en lettres hébraïques, une traduction arabe du Pentateuque, presque littérale, qui émane d'un Juif africain du xiii^e siècle.

4^o Il existe aussi une version arabe du Pentateuque, œuvre d'un Samaritain du xi^e ou du xii^e siècle, qui s'appelait Abou-Saïd. On croit communément qu'elle a été faite sur le texte samaritain.

5^o On possède encore quelques autres versions arabes moins importantes, provenant directement du texte original (1).

(1) Les jésuites français, missionnaires en Syrie, publient actuellement à Beyrouth une nouvelle traduction arabe excellente, faite sur

II^e Classe. Les versions de la seconde classe sont nombreuses, mais il est inutile de les énumérer en détail. Les unes ont été composées sur la version syriaque, les autres sur les Septante ou bien sur le copte (1).

* 154. — 6^e Traduction slave.

La traduction slave de la Bible est écrite dans cette langue qu'on appelle l'ancien slavon ecclésiastique, ou l'ancien bulgare, à l'aide d'un alphabet tiré du grec par S. Cyrille. Les auteurs de cette version sont les deux apôtres des Slaves, S. Cyrille et S. Méthode (ix^e siècle). Elle fut rédigée pour les Moraves et a été adoptée par l'Église russe; mais elle lui a fait subir, depuis le xii^e siècle, de nombreux changements. On n'a d'éditions complètes imprimées de cette traduction, que les éditions modifiées, publiées par les Russes. Quelques parties séparées ont cependant vu le jour dans leur pureté primitive, comme *Ostromirovo Evangelie*, edidit Vostokof, Saint-Pétersbourg, 1843; *Evangelium Matthæi palæoslovenice e codicibus edidit* Fr. Miklosich, Vienne, 1856; *Quatuor Evangeliorum codex Glagoliticus*, edidit Jagitch, Berlin, 1879; etc.

* 155. — 7^e Traduction persane.

La Polyglotte de Walton contient dans le iv^e volume une traduction persane du Pentateuque, publiée, pour la première fois, dans le Pentateuque polyglotte de Constantinople, en 1546. Elle a été faite sur l'hébreu et a pour auteur Rabbi Jacob, fils de Joseph, surnommé Taoûs, ou le paon,

les textes originaux comparés avec la Vulgate, les Septante et la Peshito. Elle est ponctuée. Le premier volume contenant tous les livres historiques jusqu'à Esther, et le troisième renfermant le Nouveau Testament, ont paru. Voir Zschokke, *Die arabische Bibelübersetzung*, dans le *Theologische-praktische Quartal-Schrift* de Linz, 1879, I Heft, p. 155-159.

(1) Plusieurs traductions arabes partielles ont été publiées dans ces dernières années par Paul de Lagarde, ainsi que d'autres parties ou fragments de traductions anciennes. On peut en voir l'énumération et l'éloge dans Bickell, *Zeitschrift für katholische Theologie*, 1879, II Heft, p. 386 sq.

qui vivait à Constantinople, dans la première moitié du XVI^e siècle. Sa traduction est littérale à l'excès, comme celle d'Aquila, n^o 113; elle évite les anthropomorphismes et les anthropopathismes. L'auteur s'est servi des anciens, et en particulier d'Onkelos et de Saadiah.

156. — 8^o Des Bibles polyglottes.

La plus grande partie des versions anciennes a été réunie dans des collections que l'on appelle Bibles polyglottes ou même simplement par abréviation Polyglottes, parce qu'elles contiennent le texte de la Bible en plusieurs langues.

1^o Le premier qui conçut l'idée de ces recueils extrêmement précieux pour l'étude de la Bible, fut le grand cardinal Ximénès, qui se proposa de ranimer ainsi l'étude des Saints Livres : « Ut incipiant divinarum litterarum studia hactenus intermorta reviviscere, » dit-il dans le Prologue. Sa Polyglotte porte le nom de *Complutensis*, parce qu'elle fut imprimée à Alcalá, appelée en latin *Compluti*. Les savants qui y travaillèrent sont : Élie Antonius, Ducas, Pincianus, Stunica, Zamora, Coronellus et Jean de Vergera. Les trois derniers étaient des Juifs convertis. Ils se mirent à l'œuvre dès 1502; mais l'impression ne commença qu'en 1514. Elle fut terminée en 1517 et publiée en 1520, en six in-folio, sous le titre de *Biblia sacra Polyglotta, nunc primum impressa*. Elle fut tirée à six cents exemplaires. Le cardinal se chargea de tous les frais, qui s'élevèrent à plus de cinquante mille ducats, et quoique chaque exemplaire revint à beaucoup plus de quatre-vingts ducats, il ne voulut point que le prix de vente fût de plus de six ducats et demi.

Les quatre premiers volumes contiennent l'Ancien Testament, avec l'hébreu, le latin et le grec, en trois colonnes, plus le Targum avec une traduction latine. Le 7^e volume contient le Nouveau Testament grec avec la Vulgate latine; le 6^e, des dictionnaires et des tables diverses. Quand le fils de l'imprimeur, le jeune Jean Brocario d'Alcalá, revêtu d'habits de fête, apporta au cardinal Ximénès la dernière feuille de cette œuvre colossale, ce grand homme s'écria : « Je vous

rends grâce, ô mon Seigneur et mon Dieu, de ce que vous avez mené à bonne fin cette entreprise difficile ! » Elle devait ranimer en effet les études bibliques (1).

2^o La seconde Polyglotte est celle d'Anvers, publiée dans cette ville aux frais du roi d'Espagne, Philippe II, en 1569-1572. L'idée en avait été donnée par l'œuvre de Ximénès. Elle comprend huit in-folio et contient, outre les textes qui se trouvaient déjà dans l'édition de Complute, une paraphrase chaldéenne, la version syriaque et la traduction latine littérale du texte hébreu par Arias Montanus (2), laquelle n'était du reste qu'une correction de la traduction de Sante Pagnini. Elle renferme aussi des dictionnaires et des grammaires soit des textes originaux soit des versions. Cette Polyglotte porte quelquefois le nom de *Regia*, du roi Philippe II, ou de *Plantiniana*, parce qu'elle fut imprimée par le célèbre typographe Christophe Plantin.

3^o Une troisième Polyglotte fut imprimée à Paris, en 1629-1645, en dix volumes grand in-folio. L'exécution en est magnifique, mais la grandeur démesurée du format en rend l'usage très difficile. Elle contient, de plus que les Polyglottes précédentes, les traductions syriaque et arabe complètes de l'Ancien et du Nouveau Testament, ainsi que le Pentateuque samaritain, avec la version samaritaine, publiés pour la première fois par l'oratorien J. Morin. Les frais de cette publication furent énormes et ruinèrent le libraire Le Jay (1588-1675) qui l'avait entreprise.

4^o La meilleure Polyglotte est celle de Londres, éditée par Brian Walton (1600-1661). Elle comprend six volumes, dont le premier parut en septembre 1654 et le dernier en 1657. Le premier volume contient, outre d'importants prolégomènes,

(1) On peut voir, racontée tout au long, l'intéressante histoire de la Polyglotte dans Hefele, *Der Cardinal Ximenes*, 2^e édit., Tubingue, 1851, ch. XII, p. 113-147, ou traduction française.

(2) La traduction latine interlinéaire du texte hébreu, avec indication en marge des racines hébraïques pour ceux qui veulent étudier la langue originale, a été souvent imprimée à part. Elle est accompagnée du texte grec, avec traduction interlinéaire, des livres deutérocanoniques de l'Ancien Testament et de tous les livres du Nouveau.

le Pentateuque, texte hébreu, avec la version interlinéaire d'Arias Montanus, la Vulgate, les Septante avec la version latine de Flaminus Nobilius, le syriaque et le Targum d'Onkelos, chacun avec une traduction latine, le Pentateuque samaritain et la version samaritaine avec une traduction latine qui sert pour les deux, enfin l'arabe avec une traduction latine. Tous ces textes sont disposés sur la même feuille, de sorte qu'on peut les étudier commodément tous à la fois. Le second volume renferme les livres historiques avec les targums de Jonathan; le troisième, de Job à Malachie; les Psaumes y sont accompagnés d'une version éthiopienne; le quatrième contient tous les livres dits deutérocanoniques, en grec, latin, arabe et syriaque, les deux textes hébreux de Tobie, deux Targums chaldéens et un persan sur le Pentateuque, le tout accompagné de traductions latines. Le cinquième volume est rempli par le Nouveau Testament, texte grec, avec version interlinéaire d'Arias Montanus; versions syriaque, persane, latine, arabe, éthiopienne, avec les traductions respectives en latin. Le sixième volume se compose de variantes et de notes critiques. Cette œuvre capitale est complétée par le *Lexicon Heptaglotton* de Castell, qui donne la signification de tous les mots contenus dans la Polyglotte, en deux in-folio. Elle fut publiée par souscription, sous le patronage de Cromwell. Cromwell étant mort avant qu'elle fût achevée, la dédicace fut changée dans les exemplaires qui restaient, et adressée au roi Charles II. De là, la distinction des exemplaires républicains et des exemplaires royaux. Les premiers sont les plus rares et les plus recherchés.

5° Il existe quelques autres polyglottes partielles. La plus importante est celle qui parut à Constantinople, en 1546, en hébreu, en chaldéen, en persan et en arabe.

6° On a publié, pendant ce siècle, des éditions polyglottes protestantes de la Bible, renfermant une ou plusieurs langues modernes : la Polyglotte de Bagster, Londres, 1831, contenant en un seul volume in-folio, petits caractères, le texte hébreu, le Pentateuque Samaritain, les Septante, la Vulgate, le syriaque, le texte grec de Mill pour le Nouveau Testament; la

traduction allemande de Luther, italienne de Diodati, française d'Osterwald, espagnole de Scio, et la traduction anglaise dite autorisée. Il existe une nouvelle édition en deux volumes in-folio.

Les docteurs allemands Stier et Theile ont donné une Polyglotte manuelle, *Polyglotten-Bibel zum praktischen Handgebrauch*, qui contient, pour l'Ancien Testament, l'hébreu, les Septante, la Vulgate et la traduction allemande de Luther; pour le Nouveau Testament, le grec, la Vulgate et l'allemand, quatre volumes en six parties in-8°. Cette polyglotte a eu déjà quatre éditions.

§ VI. — PRINCIPALES TRADUCTIONS EN LANGUES MODERNES.

Bibles de la Société biblique. — Traductions catholiques en italien, en espagnol, en allemand, en anglais. — Histoire des traductions françaises de la Bible. — De la lecture de la Bible en langue vulgaire.

157. — Traductions de la Bible en langues modernes.

La Bible a été traduite dans la plupart des langues modernes. Le plus grand nombre des éditions émane de la *Société biblique*, fondée à Londres, en 1804. En 1878, elle avait publié tout ou partie de la Bible, en plus de deux cents langues ou dialectes, au nombre de plus de quatre-vingts millions d'exemplaires. Les souverains pontifes ont, à plusieurs reprises, condamné les éditions de cette société protestante et en ont défendu la lecture.

Il existe des traductions catholiques dans les principales contrées de l'Europe. Nous nous contenterons d'en mentionner un petit nombre sans entrer dans aucun détail; nous dirons seulement quelques mots sur l'histoire des versions françaises de la Bible.

158. — Principales versions étrangères modernes.

Antoine Martini, archevêque de Florence, a traduit en italien toute la Sainte Écriture. Sa version est fort estimée et elle a été louée par un bref de Pie VI, du 17 mars 1778. — La traduction espagnole de la Bible, par Scio, est célèbre;